

Djavād ḤADĪDĪ

Sa'dī et certains fabulistes français

Une étude exhaustive sur Sa'dī et l'influence qu'il a exercée sur poètes et écrivains français mériterait un ouvrage volumineux, ce qui dépasse naturellement les limites d'un article de revue. Ce genre de travail a été entamé, de façon schématique d'ailleurs, dans des ouvrages tels que le *Jardin des roses*, traduit par Charles Defrémery en 1858, et l'*Essai sur le poète Saadi*, de Henri Massé, publié en 1919. Ici, nous essaierons seulement de donner une analyse détaillée de quelques-unes des historiettes du poète persan qui ont le plus attiré l'attention des poètes français. Aux documents qui existent déjà, nous ajouterons ainsi le résultat de nos propres recherches. Nous commençons par La Fontaine, le plus célèbres, et nous finirons par Florian et l'Abbé Blanchet, les moins renommés des amis de Sa'dī.

Le *Jardin des roses* était connu en France depuis 1634, date où André Duryer en donna une traduction partielle qui toucha bientôt un grand public. On en discutait dans les salons littéraires, particulièrement dans celui de Madame de La Sablière. C'est là que La Fontaine fut initié à la morale de Sa'dī par François Bernier qui avait vécu, comme médecin d'Aurangzeb, plusieurs années en Inde et dans d'autres pays d'Orient. Bernier, après son retour en France, fréquentait souvent ce Salon où La Fontaine était reçu comme hôte permanent. Il racontait ses aventures aux habitués du Salon. Il leur parlait aussi de la littérature des pays

qu'il avait visités, surtout l'Inde et la Perse. A cette époque, le persan était la langue officielle de la cour des Babérides, descendants des Mongols qui régnaient en Inde et qui encourageaient les poètes persans, plus même que les rois safavides qui régnaient en Iran. Parmi les ouvrages que Bernier fit connaître aux habitués du Salon de Madame de La Sablière, il faut citer surtout le *Jardin des roses* de Sa'dî et *Le livre des lumières* de Bidpay, traduit en français à partir du texte persan, par Gaulmin¹, en 1644, dix ans après la traduction du *Jardin des roses*. La Fontaine, dans une préface à la deuxième série de ses *Fables*, cite Bidpay, mais passe sous silence le nom de Sa'dî. Pourtant nombre de ses récits sont tirés des historiettes du *Gulistan ou Jardin des roses*. Pour ce faire, il procède de plusieurs manières. Tantôt il emprunte les historiettes du poète persan et les met en vers sans aucune modification dans le contenu, mais en tire une moralité qu'il développe en quelques dizaines de vers. Tel par exemple «Le songe d'un habitant du Mogol» qui n'est autre qu'une adaptation de la seizième historiette du chapitre II du *Gulistan*:

Un des saints vit en songe un roi au paradis et un dévot en enfer. Il s'interrogeait sur les motifs de la damnation de celui-ci et du salut de celui-là. Car il pensait que l'inverse aurait dû se produire. Il s'entendit dire: ce roi est sauvé parce qu'il s'approchait des humbles et ce dévot est damné parce qu'il s'approchait des rois.

La Fontaine a développé cette courte historiette en une cinquantaine de vers.

Dans certains autres contes, il modifie le texte du *Gulistan* sans en changer le contenu. C'est ce qu'il a fait pour «L'astrologue qui

1- Gilbert Gaulmin traduisit *Le livre des lumières* d'après le texte persan de *Anvâr-e Soheylî* (titre original: *Kalîla wa Dimna*), en collaboration avec David Sahib, un catholique d'Ispahan employé par le roi de France comme «interprète de persan». Voici le titre complet de l'ouvrage: *Le livre des lumières ou La conduite des rois, traduit en français par David Sahib d'Ispahan*. Le nom de Gaulmin fut ainsi supprimé par prudence. Au moment de la publication de l'ouvrage, David Sahib était déjà mort. Il ne risquait donc plus rien. Pour plus de renseignement sur Gaulmin voir Francis Richard, «Aux origines de la connaissance de la langue persane en France», in *Luqmân*, III, 1, automne-hiver 86-87, pp. 29-30.

se laisse tomber dans un puits». Voici l'historiette de Sa'dī:

Un astrologue rentra chez lui. Il vit sa femme dans les bras d'un autre. Il se répandit en injures, et il y eut querelle et dispute. Un homme d'esprit l'apprit et dit [en un distique]:

Toi qui ne sais même pas ce qui se passe chez toi,
Comment peux-tu savoir ce qui se passe dans les cieux?

Dans le récit de *La Fontaine*, l'astrologue reste toujours le personnage principal, mais au lieu d'être sujet aux malencontreuses aventures d'un mari trompé – ce qui ne conviendrait pas à la bienséance classique – il tombe dans un puits. On lui dit alors:

Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?²

Mais la manière dont *La Fontaine* procède pour établir l'intrigue de ses *Fables* n'est pas toujours aussi simple: il puise, quelquefois, les éléments de ses récits dans plusieurs textes différents. C'est ce qu'il a fait pour «Le berger et le roi» dont les épisodes se retrouvent dans *Le livre des lumières (Kalīla wa Dimna)*, *Les Voyages* de Tavernier, parus en 1676, et surtout dans *Le Jardin des roses* de Sa'dī. Le cadre d'ensemble du récit est bien celui de la seizième historiette du premier chapitre du *Gulistan*, où Sa'dī donne des conseils à un ami désireux d'entrer au service du roi de Perse et qui sollicite l'appui du poète. Sa'dī désapprouve sa décision et lui dit:

Le service des rois a deux aspects: l'espoir de vivre avec aisance, et la crainte de mourir. Il n'est pas raisonnable de se bercer de cet espoir au risque d'un tel danger.

Mais l'ami de Sa'dī n'est pas convaincu. Il pense que «seuls les traîtres ont à craindre de tels dangers». Le poète lui parle de l'humeur inégale des rois, de la médisance des courtisans, de leur jalousie et de leur bassesse. Rien ne peut dissuader le postulant. Sa'dī lui raconte alors le récit d'un renard fuyant à toutes jambes. On lui en demande la raison. Il répond que le roi a donné l'ordre

2- *La Fontaine, Oeuvres complètes*, présentation et notes de Jean Marmier, Seuil, Paris, 1965, p. 86. Cf. également le *Jardin des roses*, chapitre IV, historiette 11.

d'arrêter les chameaux. Curieuse réponse! Car il n'y a aucun rapport entre un renard et un chameau. Le renard poursuit:

Silence! si on dit que je suis chameau, qui se souciera de moi? Celui qui est mordu par un serpent serait mort avant qu'on lui apporte de l'antidote d'Iraq.³

Les conseils de Sa'dī ne sont pourtant pas efficaces et le poète finit par céder. Il recommande alors son ami à une éminente personnalité chargée d'un poste important à la cour...

Dans la fable de La Fontaine c'est un ermite (Sa'dī a mené une vie d'ermite pendant les trente dernières années de sa vie) qui remplace Sa'dī et qui donne des conseils, du même genre, à un vieil ami qui n'est ici qu'un simple berger.⁴ Il lui parle en ces

3- Le texte persan de Sa'dī est:

«تا تریاق از عراق آورده شود مار گزیده مرده بود»

que nous avons traduit presque littéralement. Il semble que le poète, en ajoutant le mot «Irāq» à «taryāq», a voulu non seulement employer une belle allitération qui a un effet musical à l'oreille, mais aussi suggérer la grande distance qui sépare d'habitude l'endroit où quelqu'un est piqué par un serpent, et les locaux où on peut se procurer les antidotes.

4- Le portrait de ce berger est tracé d'après celui de «Mahamed Ali Beg», le trésorier de Chah Abbas, dont J.B. Tavernier a raconté la vie. Il était encore adolescent lorsque Chah Abbas, éloigné de sa suite lors d'une chasse au gibier, le rencontra jouant de la flûte et assis sur un rocher. Le roi lui pose quelques questions auxquelles il répond avec courtoisie et avec une sagacité surprenante, sans soupçonner le moins du monde la dignité de son interlocuteur. Entre temps la suite du roi le rejoint. Chah Abbas demande alors à un des courtisans son opinion sur le jeune berger. Il affirme que s'il pouvait bénéficier d'une éducation convenable, il rendrait de grands services au roi. Chah Abbas confie donc son éducation à ce même courtisan. Plus tard, «Mahamed Ali» devient «Beyk» (titre de noblesse) et grand trésorier de Chah Abbas.

Après la mort de celui-ci, les jaloux et les malveillants, qui ne pouvaient pas supporter son honnêteté, l'accusent de fraude dans les affaires du trésor. Chah Safi, le successeur de Chah Abbas, rongé de soupçon, lui donne l'ordre d'établir le plus tôt possible un bilan des dépenses faites et de tout ce qui restait en espèces dans les coffres. L'ordre est exécuté dans les meilleurs délais et tout est vérifié et fouillé. Mais il restait encore un coffre que «Méhémet Ali Bek» hésitait à ouvrir. Chah Safi insiste. Le coffre, ouvert, ne révèle rien d'autre que des vêtements en haillons. C'étaient les habits d'ancien berger que le trésorier avait pieusement conservés afin de ne pas être en proie à l'orgueil et à

C'est la même idée qui a suggéré à Florian⁷, un autre fabuliste français, le thème du «Petit chien» qui prend la fuite, en raison d'une guerre entre les éléphants et les lions, où ce sont ces derniers qui ont été vaincus et qui doivent quitter la jungle. Parmi la foule des lions expulsés on voit aussi un chien-lion. La pauvre bête craint qu'on n'oublie qu'elle n'est qu'un petit chien et qu'on ne la prenne pour un lion.⁸ Celui qui est piqué par un serpent serait alors mort, comme disait Sa'dī, avant qu'on lui apporte du contrepoison d'Iraq.

De telles historiottes dont l'idée, et souvent aussi le texte ont été repris par plusieurs fabulistes ou écrivains français, sont nombreux dans le *Jardin des roses* et le *Verger* de Sa'dī. Citons, à titre d'exemple, l'histoire d'un poète qui fait l'éloge d'un chef de bandits. Le récit de Sa'dī ne tient que quelques lignes suivies d'un distique:

Un poète fait un poème à la louange d'un chef de bandits. Celui-ci donne l'ordre de lui ôter ses vêtements et de le laisser tout nu dans la rue. Le pauvre poète prend la fuite. Les chiens le poursuivent. Le poète s'arrête pour prendre un caillou et le jeter aux chiens. Mais comme la surface de la terre est gelée, il n'y parvient pas. Dépité, il dit alors: «Quels bâtards de bandits! Ils ont lâché les chiens et enchaîné les cailloux». Le chef des bandits, qui le voit de la fenêtre, s'en réjouit et dit au poète de lui demander quelque chose. Il répond par ce distique:

«On ne demande du bien qu'aux généreux.
Mais toi, ne me rends pas plus malheureux».

Cette boutade plaît au chef des bandits. Il conçoit de la pitié pour le poète et donne l'ordre de lui rendre ses vêtements, d'y ajouter un pardessus et même une petite somme d'argent.⁹

Cette historiette, d'une concision propre au style de Sa'dī, sert de cadre essentiel au chapitre «Le brigand» de *Zadig* de Voltaire qui s'inspire en même temps d'un autre récit raconté par le poète

7- Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794), petit neveu de Voltaire, est l'auteur de nombreuses comédies, de romans chevaleresques et de *Fables* qui parurent en 1792.

8- Florian, *Fables*, nouvelle édition, Paris, 1867, p. 166.

9- *Jardin des roses*, chapitre 4, historiette 10.

persan dans *Boustān* ou le *Verger*: l'histoire fictive d'une goutte d'eau qu'une huître protège dans sa coquille et dont elle fait une grosse perle digne de la couronne des rois.¹⁰

Mais l'attrait du récit du brigand était si vif que Senecé,¹¹ avant Voltaire, s'en était déjà inspiré dans un long poème de dix pages où il avait critiqué la société de son temps:

Hafis¹², un pauvre poète déçu de la bassesse des grands, fait un poème à la louange d'un chef de bandits qu'il encourage à poursuivre plus assidûment sa «noble» profession:

Volez, voleurs, sur la mer, sur la terre.
Changez le riche en indigent.
Et sans rien distinguer dans votre illustre guerre,
Tenez pour ennemi quiconque a de l'argent.¹³

Car, au fond, les vrais voleurs, ce ne sont pas les bandits, mais les grands seigneurs, les riches et plus encore, les conquérants, les rois, etc. Mais la société est faite de telle sorte qu'un voleur «à petit bruit» est appelé corsaire, alors que les vrais voleurs, ceux qui volent «à grand bruit», sont craints et respectés. N'est-ce pas que «la raison du plus fort est toujours la meilleure»? Cela est si bien fondé que tous les vrais voleurs, voleurs en froc, en bottes, à cannes, sans cannes, avec ou sans chapeau pointu, tous bénéficient de tous les avantages de la vie, alors qu'un pauvre voleur à la tire passe toute sa vie dans les geôles. Il faut donc, non seulement soutenir ce genre de voleurs mais les encourager aussi. Car ils sont les agents de la justice divine. C'est justement pour les encourager que le poète répète son refrain après toutes les strophes:

10- Pour plus de renseignement cf. notre étude sur «Les origines persanes de *Zadig*, roman philosophique de Voltaire», in *Luqmān*, IV, 1, automne-hiver 87-88, pp. 65-67.

11- Antoine Bauderon de Senecé (1643-1737) a écrit des *Nouvelles en vers* qu'il publia en 1695 et qui eurent, ensuite, plusieurs rééditions. Nos citations renvoient à l'édition de 1856.

12- Senecé se souvient-il ainsi du nom de Ḥāfīz, le plus grand poète lyrique de la Perse? Mais, à cette époque, aucun des poèmes de Ḥāfīz n'était encore traduit en français. Il a dû donc avoir pris ses sources dans *Le journal du voyage* de Chardin, dont la première édition parut en 1686.

13- Senecé, *Oeuvres posthumes*, éd. 1856, p.175.

Volez, voleurs, sur la mer, sur la terre.
Changez le riche en indigent.

Hafis donc, muni d'un si beau poème en éloge des voleurs, se rend chez le chef des bandits pour le lui chanter. Mais les bandits ont un air si grave et si imposant que le pauvre poète en est intimidé. Il balbutie alors des mots incompréhensibles. Le chef des bandits se met en colère et donne l'ordre de lui enlever ses vêtements, etc. Le reste du récit est exactement le démarquage de l'historiette de Sa'dī. Avec cette différence que Senecé, suivant l'usage des fabulistes, ajoute une moralité à la fin de son récit, présumant, d'abord, qu'une parole agréable a toujours son effet, même parmi les voleurs, et constatant, ensuite:

... que de voleurs la terre est toute pleine.
De quel côté qu'on tourne, il en pleut des douzaines.¹⁴

Ainsi, la critique sociale, douce et atténuée chez Sa'dī, devient mordante et sarcastique dans l'œuvre de Senecé.

Il en est de même dans les récits de Le Bailly¹⁵ qui a emprunté à Sa'dī le thème de quelques-unes de ses *Fables* où il critique amèrement la société de son temps. Un exemple en est «Le ver luisant et le voyageur» où il s'est inspiré de certains passages du *Boustān* ou des recueils de conseils de Sa'dī. Il commence par ces vers:

Un voyageur s'égare au milieu de la nuit.
Il aperçoit de loin quelque chose qui luit.

Le voyageur prend ce point luisant pour une étoile qui pourrait bien le guider. Il s'achemine donc vers la faible lueur. Mais lorsqu'il s'en approche, il s'aperçoit que ce qu'il prenait pour un astre nouveau, un météore, n'était au fond qu'un vermisseau. Il en déduit que la plupart de ceux qui brillent dans la société sont des vermisseaux qui scintillent de loin, mais qui, vus de près, ne sont que de pauvres insectes:

14- *Ibib.*, p.184.

15- Antoine-François Le Bailly (1756-1832) est l'auteur de quelques comédies, opéras, et des *Fables nouvelles suivies de poésies fugitives*, parues en 1784, dont il donna quatre éditions jusqu'en 1823.

Que d'insectes pareils ici-bas on voit luire,
Dont tout l'éclat... Mais chut! Ces vers-là peuvent nuire.¹⁶

Une autre fable où la critique sociale est très acerbe, c'est «Le roi et le dervis» emprunté également au *Jardin des roses*. Sa'dï, dans une très courte historiette, raconte qu'un des tyrans demanda un jour à un derviche quel était l'acte qui plairait le plus à Dieu. Il lui répondit:

Pour toi la sieste, afin que tu ne maltraites pas tes sujets pour un court moment.¹⁷

Cette historiette est reprise par Le Bailly, mais avec une petite modification:

.....
Fléau de ses Etats, un farouche sultan
Ne dormait plus: tant pis! le sommeil d'un tyran,
Dit un sage par excellence,
Est le repos de l'innocence.¹⁸

Plus tard, Coupé de Saint-Donat, s'inspirant du même thème, choisira un chat et deux rats pour personnages de son récit. Un chat, après avoir mangé plusieurs rats, s'endort tranquillement. Mais un rat, dont le petit a été égorgé par le chat, le voyant s'endormir en paix, se lamente et l'accable de malédictions, ce qui peut réveiller le tyran. Alors, un autre rat lui conseille de garder le silence:

..... tremble qu'il ne s'éveille,
Le ciel permet que le méchant sommeille.¹⁹

En effet, les premières historiottes du *Jardin des roses* sur «La conduite des rois» attiraient particulièrement l'attention des Français qui allaient bientôt vivre, à la veille de la Révolution, une nouvelle ère de l'histoire de leur pays. C'est en ce sens que l'Abbé Blanchet puise dans l'œuvre de Sa'dï les éléments nécessaires à la composition de ses *Apologues et contes orientaux*, parus en 1774.

16- Le Bailly, *Fables*, 4^e édition, Paris, 1823, p. 228.

17- *Jardin des roses*, I/12.

18- Le Bailly, *op. cit.*, p. 94.

19- Saint-Donat (Coupé de), *Fables*, nouvelle édition, Paris, 1825, p. 10.

Certes, ses emprunts ne se limitent pas à ce qu'il avait lu dans le *Jardin des roses*. Il s'est inspiré de tout ce qu'il avait à sa disposition: *Les Mille et une nuits*, *Les Mille et un jours*, *La Bibliothèque Orientale*, des récits de voyage, etc. Mais l'influence de Sa'dī est prépondérante. Dans «La cour de Perse», par exemple, histoire qui ressemble, en bien des égards, au «Berger et le roi» de La Fontaine que nous venons d'analyser, plusieurs historiettes de Sa'dī ont servi de point de départ à l'auteur des *Apologues*. Un vieux courtisan donne des conseils à son fils qui veut entrer au service du roi de Perse. Il le met donc en garde contre les décisions imprévisibles des rois et contre leur cruauté quand ils se mettent en colère:

Le prince est une mer dont il faut se garder quand elle est orageuse; mais quand cette mer est tranquille, on y pêche des perles.²⁰

C'est la traduction libre et un peu remaniée de ce distique de Sa'dī:

Au fond de la mer, les profits sont nombreux.
Mais le salut est loin des bords orageux.²¹

Ou bien:

Le service des rois ressemble au voyage sur mer. Il est dangereux et profitable à la fois; ou tu gagneras des trésors, ou tu en mourras.²²

Le vieux courtisan ajoute à ces maximes de Sa'dī des mots plus durs encore, mots qui rappellent bien ce que pensaient des tyrans les Français de la fin du XVIII^e siècle:

S'il (le roi) dit en plein jour: il est nuit, hâte-toi de répondre: voilà la lune, voilà les étoiles.²³

Mais, contrairement à l'«ermite» dans le «Berger et le roi» de La Fontaine, et à Sa'dī lui-même, dans le *Jardin des roses*, qui ne peuvent pas convaincre leur interlocuteur et le faire renoncer à se mêler aux affaires de cour, le vieillard réussit à persuader son

20- Abbé Blanchet, *Apologues et contes orientaux*, p.15. Nos citations renvoient à l'édition de 1784.

21- *Jardin des roses*, chapitre «La conduite des rois», historiette 16.

22- *Ibid.*

23- Abbé Blanchet, *op. cit.*, p.16.

fils qu'il ferait mieux de risquer sa vie dans une guerre que de servir les rois dont rien ne peut changer le caractère, comme rien ne change la nature du feu.

Alors, le jeune homme, adouci, admet tout et raconte, à son tour, l'histoire de l'un de ses anciens amis, un guèbre qui, après avoir été gardien du feu pendant une quarantaine d'années de sa vie, tombe dedans et est brûlé vif. Cette histoire n'est que la paraphrase de ce distique de Sa'dī:

Si un guèbre sert le feu pendant des années,
Dès qu'il y tombe, à brûler il est condamné.²⁴

24- *Jardin des roses*, «La conduite des rois», historiette 15. Voltaire a traduit le distique de Sa'dī en ces vers:

Qu'un Perse ait conservé le feu sacré cent ans,
Le pauvre homme est brûlé quand il tombe dedans.

Voltaire ne connaissait pas le persan. Cela ne l'empêche pas tout de même de prétendre, dans une lettre écrite au pasteur Formey, l'auteur des *Souvenirs d'un citoyen*, d'avoir traduit en français un long chapitre du poète persan (voir: *Voltaire's Correspondance*, publié par Th. Besterman, Institut - Musée Voltaire, Les Délices, 1953-1955, lettre écrite à Formey, le 5 juin 1752). Il est possible qu'il ait réellement traduit quelques passages du *Jardin des roses* d'après la traduction de Duryer ou celle de D'Allègre. Mais un tel texte ne nous est pas encore parvenu. A cette date Voltaire était à Potsdam, auprès de Frédéric II, roi de Prusse, avec qui il allait se brouiller bientôt. Le rescapé de Francfort y aurait-il donc laissé ses notes et brouillons lorsqu'il devait partir en hâte pour ne pas risquer d'être maltraité par les agents de son ancien «ami»? Il est probable. Mais Voltaire a l'habitude de s'attribuer ce qu'il n'a pas fait, et d'attribuer aux autres ce qu'il a fait. C'est ainsi que dans l'opuscule *Défense de mon oncle*, écrit pour réfuter les assertions de Larcher, «paillard qui ne savait pas plus son Alcoran que son Baruch», et qui avait osé critiquer *La Philosophie de l'histoire* de Voltaire et ses idées sur certains versets du Coran, il dit qu'il a honte de connaître l'arabe mieux que cet «infâme débauché». Il cite alors les versets du Coran en ces termes:

Kirson Hecbolat Doromfet ernom rabola ilron tamon erg bemin auldeg ebori caramoufen!

Or, ces mots qui sonnent un peu le turc, n'ont aucun rapport avec l'arabe, ni avec le persan (pour plus de renseignement cf. Djavād Ḥadīdī, *Voltaire et l'Islam*, Publications Orientalistes de France, Paris, 1974, pp. 77-165).

Dans l'historiette de Sa'dī, c'est un ancien vizir qui cite ce vers, car le roi voudrait le charger à nouveau de son poste de vizirat qu'il refuse avec délicatesse. Le roi dit qu'il lui faut un homme sage comme lui pour diriger les affaires du pays. L'ancien vizir affirme que «le signe de la sagesse, c'est de ne pas accepter de telles responsabilités». Il raconte alors quelques petites histoires édifiantes qu'il termine par le distique que nous avons rapporté.

L'ancien vizir de Sa'dī est donc le prototype du vieux courtisan de l'Abbé Blanchet. Ses conseils sont aussi les mêmes.

L'intérêt des Français pour le poète persan évolue ainsi au rythme de l'évolution de leur société. Au XVII^e siècle, c'est le Sa'dī fabuliste et moraliste qui inspire un grand poète comme La Fontaine. Mais le XVIII^e siècle s'intéresse surtout au Sa'dī philosophe et révolutionnaire. Cela durera jusqu'en 1805 où l'auteur du *Jardin des roses* critiquera les Français sur la scène de l'Opéra-Comique de Paris, dans une pièce intitulée *Gulistan ou le Hulla de Samarcande*²⁵, en attendant que, quelques années plus tard, les romantiques s'inspirent de l'aspect pittoresque et lyrique de son œuvre.

مرکز تحقیقات کامپیوتر علوم اسلامی

25- *Opéra-comique* en trois actes, écrit par Poisson de La Chabeaussière (Ch. G. E.), et dont les anecdotes sont puisées dans le *Jardin des roses* et les *Mille et une nuits*. Il fut joué pour la première fois en 1805, mais eut des reprises en 1807, 1821 et 1823.